

vous en auroit fait aussi une copie s'il eût été chez moi, mais je viens de l'envoyer chez M. l'Ambassadeur d'Angleterre (¹).

Je suis etc.

XC.

FERMAT A CLERSELIER (²).

DIMANCHE 3 MARS 1658.

(Bib. nat. fr. n. a. 3280, f° 35; D. III, 43.)

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre (³) avec les deux copies des écrits de M. Descartes sur le sujet de notre ancien démêlé.

Je voudrais bien, Monsieur, vous satisfaire ponctuellement en ce que vous semblez souhaiter que je refasse mes réponses d'alors qui se sont égarées (⁴); mais, comme je hais naturellement tout ce qui choque tant soit peu la vérité, et qu'il me seroit aussi malaisé de rajuster ce vieux ouvrage qu'à un peintre de refaire mon portrait

(¹) Nous trouvons au vol. 69 de la Correspondance *Angleterre* conservée aux Archives du Ministère des affaires étrangères la preuve que l'ambassadeur d'alors s'appelait Lokard.

(²) Le texte de cette lettre est établi principalement d'après une copie du temps collationnée à Vienne par Despeyrous et qui présente plusieurs passages inédits publiés par Libri (*Journal des Savants*, 1845, pp. 686-687). — Quoique datée du 3 mars, elle ne fut envoyée, d'après le post-scriptum, que le 10, avec la lettre suivante.

(³) Lettre annoncée dans la précédente de Digby, et qui est perdue. Les écrits de Descartes sur la Dioptrique qui l'accompagnaient étaient : la lettre à Mersenne (*ci-avant* XXIII) et la lettre à Mydorge (*Desc.*, III, 42). Voir plus haut, page 125, note 1.

(⁴) Ce langage paraît l'effet d'un malentendu; Clerselier possédait bien les deux lettres de Fermat à Mersenne sur la Dioptrique (*ci-avant* XXII et XXIV), mais il aura cru à des répliques postérieures de Fermat; celui-ci aura compris que les lettres perdues dont on lui parlait étaient celles auxquelles Descartes avait répondu et que nous venons de mentionner. Il n'avait certainement pas rouvert la discussion; toutefois il nous manque des lettres de lui à Mersenne en 1638, où il avait touché incidemment la question de la Dioptrique, comme dans les Pièces XXV *bis*, 4 et XXVI.

d'alors sur mon visage d'à présent, j'ai cru qu'il valoit mieux vous écrire tout de nouveau une lettre qui contiendra mes raisons d'opposition et vieilles et nouvelles, et c'est à quoi je travaillerai pour la huitaine (1).

J'entre dans vos sentiments pour ce qui concerne l'impression; il y faudra changer les termes les plus choquants et les plus aigres, mais n'y faire point autrement de grand changement, et de cela je m'en remets à vous. Monsieur de Carcavi vous fournira sans doute mon traité *de maximis et minimis*; il l'a de toutes façons, c'est-à-dire avec démonstration et sans démonstration, et, puisqu'il est question d'instruire ou de désabuser le public, il sera bon de l'insérer dans votre recueil avec une lettre de M. Milon ou de quelque autre de vos fameux géomètres qui éclaircisse la chose et qui prépare les lecteurs à entendre la dernière lettre de M. Descartes (2), par laquelle il m'écrivit (comme vous verrez) qu'il étoit satisfait de ma géométrie.

Pour la question de Dioptrique, je vous proteste, sans nulle feintise, que je souhaite de m'être trompé; mais je ne saurois obtenir sur moi, en façon quelconque, que le raisonnement de M. Descartes soit une démonstration, et même qu'il en approche. Je vous enverrai dans huit jours la lettre qui éclaircira mes doutes sur cette matière. Et je suis de tout mon cœur, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur,

FERMAT.

A Toulouse, ce 3 mars 1658.

J'ai retenu cette lettre, qui étoit prête à vous être envoyée dès la semaine passée, parce que j'ai cru que M. Digby, par la voie duquel j'ai pris la liberté de vous écrire, ne seroit pas encore de retour à Paris. Vous recevrez donc les deux conjointement et, si la seconde est un peu trop longue, assurez-vous, Monsieur, que j'ai mis peine à l'accourir, et que je pouvois dire beaucoup plus que je n'ai fait. Je

(1) Voir la Lettre suivante XC bis.

(2) Voir Lettre XXXII.

l'ajouteraï un jour, si les géomètres de Paris soutiennent la démonstration de M. Descartes.

Il ne sera pas malaisé par les répliques de M. Descartes de supposer ce que j'aurois dit au contraire, et ma dernière < lettre > le contiendra à peu près.

Vous me renvoierez mes écrits (1) quand vous voudrez; je n'en ai point de hâte.

XC bis.

FERMAT A CLERSELIER.

DIMANCHE 10 MARS 1638.

(D., III, 44.)

MONSIEUR,

1. Les conclusions qui se peuvent tirer de la proposition qui sert de fondement à la Dioptrique de M. Descartes sont si belles et doivent naturellement produire de si beaux effets dans tous les ouvrages de l'art qui regardent la réfraction, qu'il seroit à souhaiter, non seulement pour la gloire de notre défunt ami, mais bien plus pour l'augmentation et embellissement des sciences, que cette proposition fût véritable et qu'elle eût été légitimement démontrée, et d'autant plus qu'elle est de celles dont on peut dire que *multa sunt falsa probabiliora veris*. Je veux même passer plus outre et la comparer à ce fameux mensonge dont il est parlé dans le Tasse, et que ce poète assure être plus beau que la vérité :

Quando sarà il vero
Si bello, che si possa a ti preporre? (2)

Je commence par là, Monsieur, afin de vous faire connoître que je

(1) Il s'agit probablement d'écrits mathématiques conservés d'ailleurs; mais nous ne pouvons préciser lesquels.

(2) *Jérusalem délivrée*, II, 22 :

Magnanima menzogna, or quando è il vero etc.